

Ivana Nikolić Hughes : l'IA face aux armes nucléaires, nouvelle course aux armements

La Dre Ivana Nikolić Hughes est présidente de la Nuclear Age Peace Foundation et maîtresse de conférences à l'université Columbia. Suivez le Pr Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du Pr Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du Pr Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour à toutes et à tous. Aujourd'hui, nous recevons Ivana Hughes, présidente de la Nuclear Age Peace Foundation, et également maîtresse de conférences à l'université Columbia. Merci d'être avec nous dans cette émission.

#Ivana Nikolić Hughes

Merci beaucoup de m'accueillir, Glenn. Je suis ravi d'être avec vous.

#Glenn

Nous parlions tout à l'heure de votre domaine de travail, c'est-à-dire des armes nucléaires. Il semble que, malheureusement, ce sujet ne devienne pas moins important, même si les gens semblent y accorder moins d'attention qu'à l'époque de la guerre froide. Et j'ai beaucoup de questions sur cette évolution, parce que nous voyons apparaître de nombreux changements et défis que nous n'avions même pas pendant la guerre froide. Les armes nucléaires ne deviennent pas moins importantes. Au contraire, elles deviennent plus imprévisibles et, dans une large mesure, plus importantes encore. Et malheureusement, il semble plus probable qu'elles soient utilisées. Mais ma première question portait sur un article que vous avez écrit récemment. Vous y parliez, essentiellement, de ce qui se passe lorsque les armes nucléaires rencontrent l'intelligence artificielle. Là encore, deux choses souvent citées comme pouvant potentiellement mettre fin à l'humanité. Je me demandais si vous pouviez développer cet argument, ou expliquer pourquoi vous voyez là une combinaison très dangereuse.

#Ivana Nikolić Hughes

Absolument. Merci beaucoup pour cette introduction. Je voudrais simplement dire que je me suis personnellement intéressée aux armes nucléaires il y a environ quinze ans. À l'époque, j'étais déjà enseignante-chercheuse et je donnais des cours à Columbia. Ma formation, mes recherches, et tout le reste, portaient donc sur d'autres domaines. Et à ce moment-là, le sujet semblait presque totalement secondaire. Vous savez, les vestiges de la guerre froide. Bien sûr, ces armes existaient toujours, mais il ne s'était rien passé depuis plus de soixante ans. Aujourd'hui, nous les voyons redevenir de plus en plus pertinentes. Pas d'année en année, mais très concrètement, de jour en jour. Et plusieurs évolutions récentes sont extrêmement préoccupantes.

Et je pense qu'on va aborder certains de ces points. Mais sur cette question, vous savez, de l'intelligence artificielle... Bien sûr, ces grands modèles de langage, désormais accessibles au grand public, font partie de nos vies depuis quelques années. Et je pense que, depuis lors, les personnes qui travaillent sur le désarmement nucléaire sont vraiment préoccupées par l'idée que l'intelligence artificielle puisse, en fait, intervenir, partiellement ou pleinement, dans les systèmes de commandement et de contrôle nucléaires. Et ce, en sachant dès le départ que l'intelligence artificielle peut, par exemple, halluciner, n'est-ce pas ? Qu'elle peut, en quelque sorte, prendre des décisions erronées.

Et depuis, les gens s'inquiètent : si les gouvernements décident effectivement d'utiliser l'intelligence artificielle de cette manière, nous pourrions nous retrouver, involontairement, dans une situation impliquant l'emploi d'armes nucléaires. Et, pour le dire très généralement, les simulations de guerre menées régulièrement à Washington, dans le district de Columbia, suggèrent que tout usage d'une arme nucléaire dégénérerait en une guerre nucléaire généralisée. Je laisse donc cela de côté. Mais il y a cette idée que nous pourrions décider délibérément d'impliquer l'intelligence artificielle dans des décisions liées au nucléaire, et qu'elle pourrait faire quelque chose d'involontaire. Puis, il y a eu une étude du King's College, il y a environ un an, ou au cours de l'année écoulée, qui l'a suggéré. Ils ont testé vingt et un scénarios et interrogé trois modèles différents.

Je ne me souviens pas exactement de ce que c'était. L'une venait d'OpenAI, et les deux autres de certaines des autres grandes entreprises. Dans ces scénarios, on demandait à ces IA de prendre, en quelque sorte, une série de décisions. Et dans quatre-vingt-quinze pour cent des scénarios de jeu, elles ont décidé d'utiliser une arme nucléaire tactique. Et dans soixante-seize pour cent des cas, elles ont décidé d'envoyer ce signal nucléaire stratégique, en quelque sorte, pour passer au stratégique. Et ce signalement ne semblait pas apaiser la situation. Au contraire, il semblait simplement l'aggraver davantage. Donc, encore une fois, l'idée même de décider d'impliquer l'IA dans ce type de décisions est, en soi, incroyablement dangereuse et risquée.

Je veux dire, à bien des égards, ce serait catastrophique. Et il faudrait parler un peu de ce que cela signifie. Que veut dire, concrètement, une guerre nucléaire ? Mais pour revenir, disons, aux deux derniers mois, depuis les révélations selon lesquelles le modèle d'OpenAI avait, en quelque sorte, piraté Hugging Face — c'était en quelque sorte le premier incident. Mais depuis, il y en a eu

plusieurs autres. C'est presque difficile à suivre. Aujourd'hui, ce n'est plus vraiment une information majeure, vous savez, un titre à la une. Ça se retrouve plutôt relégué au fond, dans un article secondaire.

Un cas récent que j'ai vu, je crois que c'était la semaine dernière, venait d'Australie. Des modèles d'intelligence artificielle avaient piraté des sites gouvernementaux australiens, leur système de type Medicare. Ils avaient donc, évidemment, accédé à des données, à des données médicales privées, et ainsi de suite. Mais cela montre surtout que ces modèles font désormais quelque chose qui va au-delà du simple fait de leur dire : « Allez-y, faites X, Y et Z. » Et soit ils prennent une mauvaise décision, soit ils font quelque chose de mauvais par erreur ou par hallucination. Là, ils contournent les contraintes imposées par les humains, collaborent entre eux et piratent ces systèmes. Cela soulève vraiment cette question : vont-ils pirater un système de commandement et de contrôle nucléaire ?

Encore une fois, que ce soit intentionnel ou non, qu'est-ce qu'on fait vraiment pour empêcher que cela se produise ? Et puis, il y a certaines vulnérabilités inhérentes à ces armes nucléaires. La manière dont ces arsenaux sont déployés, la façon dont ils sont censés être utilisés. Par exemple, les missiles balistiques intercontinentaux aux États-Unis : on sait très bien où se trouvent les ogives, où se trouvent les missiles. Si vous détectez, par exemple, une frappe qui arrive vers vous — Annie Jacobson le décrit très bien dans son livre, « Scénario de guerre nucléaire » — vous n'avez littéralement que quelques minutes pour décider quoi faire de ces missiles balistiques intercontinentaux. Parce que si vous ne les utilisez pas, vous allez les perdre.

Ils vont être attaqués. Et en plus de ça, il y a cette idée de tir sur alerte, n'est-ce pas ? L'idée, c'est qu'on n'attendrait pas d'encaisser une frappe. En réalité, on attaquerait quiconque nous penserions responsable, vous savez, sur la base d'une alerte de lancement. Donc, le piratage informatique, c'est extrêmement dangereux. Cela pourrait très vite, encore une fois, en quelques minutes, dégénérer en quelque chose de très... Et à ce moment-là, ce serait délibéré. L'intelligence artificielle pourrait déclencher quelque chose, puis, comme je le dis dans l'article, nous, les humains, pourrions très bien finir le travail tout seuls. Nous n'avons pas besoin de l'intelligence artificielle pour mener une guerre nucléaire totale.

Nous nous préparons à une guerre nucléaire totale, vous savez, depuis... Je ne veux pas dire depuis quatre-vingt-un ans, parce qu'en mil neuf cent quarante-cinq, il n'y avait qu'un seul pays avec trois armes nucléaires. Aujourd'hui, il y en a neuf, avec douze mille cinq cents armes, n'est-ce pas ? Et puis, le troisième niveau, avec l'intelligence artificielle, reste encore hypothétique. Et c'est difficile pour moi, parce que je ne suis tout simplement pas spécialiste de ça. Je ne sais pas exactement où en est la recherche sur une intelligence artificielle surhumaine. Vous savez, peut-être que ça va devenir comme la fusion nucléaire comme source d'énergie : cela fait des décennies qu'on nous dit qu'elle sera prête dans dix ans. Et si c'est ce qui se passe, alors ce n'est peut-être pas quelque chose dont il faut vraiment s'inquiéter.

Mais si c'est vraiment quelque chose de faisable, qui arrive, qui arrive bientôt, alors je pense que, dans tous ces articles et toutes ces analyses sur le fait que l'intelligence artificielle pourrait représenter une menace existentielle pour l'humanité, eh bien, si jamais on se retrouvait avec une intelligence artificielle surhumaine qui voudrait, d'une manière ou d'une autre, prendre le contrôle de la planète et nous éliminer, le moyen le plus simple pour elle d'y parvenir serait probablement de, vous savez, déclencher une guerre nucléaire. Nous faire, vous savez, soit la poursuivre, soit simplement utiliser les douze mille cinq cents ogives nucléaires. Des centaines de millions de personnes mourraient, puis des milliards d'autres mourraient de faim.

Et je veux dire, encore une fois, on peut parler de la catastrophe que représente réellement une guerre nucléaire. Mais je pense que ce point de convergence... Je suis même un peu optimiste : les armes nucléaires ont été, en quelque sorte, tellement éloignées de la société et de la conscience du public que peut-être cette intelligence artificielle va réveiller les gens. Elle pourrait leur faire prendre conscience de ce à quoi nous faisons face, en tant qu'humanité : des menaces existentielles, y compris des menaces environnementales existentielles. Cela devrait nous montrer que nous devons coopérer et travailler ensemble pour faire face à ces menaces, au lieu de nous braquer les uns sur les autres des armes capables de mettre fin à la civilisation humaine, avec seulement quelques minutes pour décider quoi faire. Je vais m'arrêter là.

#Glenn

Oui, eh bien, sur la question de l'intelligence artificielle, j'ai lu quelque chose de similaire à ce que vous évoquiez. Autrement dit, quand on soumet à des simulations par intelligence artificielle la manière de gérer une confrontation nucléaire, elle choisit bien plus souvent que son équivalent humain l'escalade plutôt que des solutions plus positives. Si vous lui présentez ce choix entre l'escalade et l'apaisement, elle a tendance à privilégier l'escalade. Et cela peut être très problématique. Encore une fois, on le voit souvent avec l'intelligence artificielle : nous avons différents types de stratégies, mais on ne peut pas y intégrer toutes les variables, notamment la dimension humaine. On suppose souvent que l'intelligence artificielle pourrait se dire : pourquoi ne pas utiliser des armes nucléaires ?

Nous considérons souvent comme allant de soi que ces armes sont horribles. Mais même pour les armes chimiques, aujourd'hui, nous tenons pour acquis qu'elles sont horribles, qu'elles ne devraient jamais être utilisées. Mais Churchill, lui, estimait que les armes chimiques posaient beaucoup moins de problèmes. En fait, c'était bien plus propre que l'artillerie, par exemple. Parce que l'artillerie déchiquetait les êtres humains et détruisait les infrastructures. Le gaz, lui, passait simplement, neutralisait les forces ennemies et laissait tout intact. Donc, c'était préférable. Mais encore une fois, très souvent, les présupposés que nous avons ne se traduisent pas dans l'intelligence artificielle, je pense. Encore une fois, l'intelligence artificielle n'est pas mon domaine, mais...

#Ivana Nikolić Hughes

Oui, non, non, non. Et je tiens à le souligner : ces armes méritent vraiment qu'on en parle, quand on évoque la guerre nucléaire. Je viens de donner quelques chiffres. Vous savez, l'une des principales conséquences d'une guerre nucléaire totale, au cours de laquelle des centaines ou des milliers d'ogives nucléaires exploseraient, c'est ce qu'on appelle l'hiver nucléaire. Pendant plusieurs décennies, nous avons testé plus de deux mille ogives nucléaires. En gros, nous avons provoqué plus de deux mille explosions d'armes nucléaires. Cela s'est fait dans des endroits comme le site d'essais du Nevada, ici aux États-Unis, les îles Marshall, la République de Kiribati, l'Australie, l'Algérie, la Polynésie française. Le Kazakhstan était un site majeur du programme soviétique d'essais d'armes nucléaires. Toutes ces explosions ont eu lieu dans des endroits comme des îles ou des déserts, des lieux qui ne risquaient pas de brûler. En fait, ils avaient évidemment été choisis pour cela, parce que les explosions ne se produisaient pas au-dessus de villes, d'installations militaires, de forêts, ou de je ne sais quoi d'autre.

Nous savons, avec Hiroshima et Nagasaki — qui étaient des bombes minuscules comparées à celles que nous avons aujourd'hui dans nos arsenaux — ce qui se passe, n'est-ce pas ? On fait exploser ces armes, elles libèrent une énorme quantité d'énergie, et cette énergie se transforme en onde de choc. C'est cela qui a, vous savez, rasé ces villes. Une partie de cette énergie, environ trente-cinq pour cent, se transforme en chaleur. Et c'est cette chaleur qui va brûler vos cibles. En fait, l'explosion nucléaire produit essentiellement une boule de feu, de taille variable selon la quantité d'énergie libérée par l'explosion. Et donc, quand on brûle tout cela, quand on brûle des villes, il y a énormément de choses qui peuvent brûler.

Vous produisez un nombre énorme d'incendies. Ces incendies produisent de la suie qui monte dans l'atmosphère. Elle bloque la lumière du soleil qui arrive sur Terre. Et selon les scénarios, même quelque chose d'aussi, entre guillemets, « limité » qu'une guerre nucléaire régionale entre l'Inde et le Pakistan produirait tellement d'incendies et de suie que cela bloquerait la lumière du soleil et ferait baisser les températures dans le monde entier. En l'espace de deux ans, cela entraînerait la famine pour plus de trois milliards de personnes. Cela repose sur une étude qui parlait de deux milliards de personnes. Mais cette étude avait été réalisée à une époque où la population mondiale était de sept milliards. Aujourd'hui, nous sommes plus de huit milliards. Et il n'y aura pas plus de nourriture simplement parce que nous sommes plus nombreux.

Donc, plus de trois milliards de personnes mourront. Et ça, c'est seulement l'Inde et le Pakistan. Et je pense que ça nous rappelle que ce dont nous discutons ici, ce sont des conséquences mondiales, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas simplement de dire : « Oh, on va laisser ces deux pays-là se débrouiller. » Encore une fois, qu'il s'agisse de l'Inde et du Pakistan, des États-Unis et de la Corée du Nord, des États-Unis et de la Russie, peu importe, on les laisserait s'affronter et ça nous serait égal. De toute évidence, nous vivons dans un monde mondialisé, et ainsi de suite. Mais les conséquences environnementales seraient si vastes et si graves que nous serions vraiment face à la fin de la civilisation humaine. Nous parlons potentiellement de destruction, potentiellement de la fin de la vie, et peut-être même d'une extinction. Il y a d'autres aspects. Il y a cet hiver nucléaire. Il y a la

destruction de la couche d'ozone. Dans une guerre nucléaire entre les États-Unis et la Russie, au cours de laquelle environ quatre mille quatre cents ogives nucléaires seraient utilisées, on estime que soixante-dix pour cent de la couche d'ozone serait détruite.

Cela signifie que, partout sur Terre, en ce moment même, nous serions non seulement exposés — vous savez, toute cette histoire de crème solaire, d'ultraviolets, de toutes ces radiations — mais cela détruirait aussi les cultures vivrières. Ce serait donc une autre manière de provoquer la famine. Et puis, bien sûr, il y a la propagation des radiations. C'est ce qui rend les armes nucléaires si différentes de toutes les armes conventionnelles. Et cette propagation des radiations, nous le savons grâce à la période des essais nucléaires, serait mondiale. Il y a du plutonium deux cent trente-neuf, un isotope utilisé pour fabriquer des armes nucléaires. On en trouve partout dans le monde. Il a été déposé par ces essais nucléaires. Et beaucoup y voient une sorte de marqueur de l'Anthropocène, le marqueur de l'âge des humains. Et maintenant, la question est : combien de temps cet âge va-t-il durer ? C'est vraiment, vraiment, très concrètement, ce à quoi nous sommes confrontés.

#Glenn

Eh bien, le fait est que nous connaissons déjà, plus ou moins, les immenses dangers des armes nucléaires. Et je dirais que, pendant la guerre froide, nous avions une inquiétude légitime à ce sujet. Aujourd'hui, en revanche, la référence aux armes nucléaires est banalisée, écartée avec désinvolture. On parle de possibles échanges nucléaires. Ce n'est pas quelque chose qui devrait nous dissuader. Même en Europe, on a souvent tendance à ne plus parler de dissuasion nucléaire, et à parler plutôt de chantage nucléaire. Autrement dit, si notre adversaire — enfin, en Europe, on parle toujours de la Russie — menace d'escalader, alors, si nous attaquons directement la Russie, elle pourrait utiliser des armes nucléaires.

Eh bien, c'est notre devoir moral de l'ignorer, parce que sinon, nous donnons du pouvoir au chantage nucléaire. Toute l'idée de la guerre froide, de la dissuasion nucléaire, qui a préservé la paix pendant la guerre froide, est désormais rejetée au motif que ce serait du chantage. Et ce serait moralement inacceptable. Encore une fois, désolé, c'était une longue façon de poser la question : comment voyez-vous cela ? Il y a deux choses. D'une part, l'absence de crainte vis-à-vis des armes nucléaires. Mais aussi tous nos traités. Car nous reconnaissons autrefois qu'il s'agissait d'un jeu à somme positive, bénéfique pour tous. Ayons de la transparence. Réduisons le degré de sophistication, ainsi que le nombre et la puissance de ces armes nucléaires. Ne cherchons pas à les rendre plus faciles à utiliser. On a l'impression que tout cela est passé par la fenêtre. Oui, oui.

#Ivana Nikolić Hughes

Oui. Non, non. Je veux dire, c'est vraiment très dangereux. Et pour donner ces deux exemples très récents, vous savez, avec l'Ukraine — et je pense que vous le savez encore mieux que moi — le président Poutine a averti, en réponse aux exercices militaires de l'OTAN près de Kaliningrad, et aux tentatives d'arrêter des navires russes, que la Russie est prête à utiliser toutes les armes. Et cela

inclut bien sûr les armes nucléaires. Et puis, cela fait maintenant des mois que le président Trump profère des menaces nucléaires. Il ne prononce peut-être pas le mot « nucléaire », mais récemment, il a formulé des menaces nucléaires sur son réseau Trump... vous savez, Truth Social. J'allais dire Trump Social. Trump Social ou Truth Social, peu importe. Il publie ce genre de messages depuis des mois. Et il l'a encore fait la semaine dernière, à l'Organisation des Nations unies, dans la salle de l'Assemblée générale des Nations unies.

J'étais à Vienne, donc je n'y ai pas assisté. Mais je suis allé dans cette salle à de nombreuses reprises. C'est, en quelque sorte, le lieu diplomatique le plus prestigieux au monde. Et vous y entrez, puis vous dites — et je vais le citer — : « précipiter l'Iran en enfer, sans aucune chance de survie ni aucun espoir de retrouver sa grandeur future ». Rien que le fait qu'il ait pu prononcer à nouveau ces mots aux Nations unies, devant d'autres dirigeants du monde... Ce n'est pas seulement immoral. Ce n'est pas seulement illégal. Parce qu'en réalité, vous savez, c'est une chose de dire : « Nous allons utiliser une arme nucléaire si nous sommes illégalement menacés. »

C'en est une autre de dire qu'on va anéantir un pays de plus de quatre-vingt-treize millions d'habitants. Autrement dit, vous dites que vous allez tuer délibérément des civils, n'est-ce pas ? Je veux dire, il n'y a tout simplement pas d'autre moyen d'anéantir un pays que de tuer des civils. Et tuer des civils, c'est illégal. Mais c'est dangereux, c'est hideux, c'est choquant, c'est odieux. Vous savez, je pourrais manquer d'adjectifs, ou continuer encore et encore à en trouver. C'est tout simplement absurde. Et je pense qu'il y a une vraie contradiction : quand c'est nous qui le faisons, on appelle ça de la dissuasion nucléaire. Quand c'est quelqu'un d'autre, on appelle ça du chantage nucléaire.

Et j'aime beaucoup l'analyse du regretté Daniel Ellsberg, que votre public connaît sans doute comme l'homme qui a divulgué les Pentagon Papers et contribué à mettre fin à la guerre du Vietnam. Mais Ellsberg a passé les dernières décennies de sa vie — il est décédé il y a quelques années — à dire que tous ces pays, les neuf États dotés de l'arme nucléaire, utilisent tous des armes nucléaires en permanence. Il disait qu'ils les utilisent comme un voleur utilise une arme quand il vous la pointe sur la tête. Ils n'ont pas besoin de tirer, n'est-ce pas ? Ils n'ont pas besoin de faire exploser une arme nucléaire pour l'utiliser réellement, d'une certaine manière.

Donc, pour en revenir à cette question de dissuasion nucléaire face au chantage nucléaire, il y avait clairement, pendant la guerre froide, des mécanismes, des moyens de communication supplémentaires. Certains ont d'ailleurs été mis en place après la crise des missiles de Cuba, qui a vraiment bouleversé Kennedy comme Khrouchtchev. Ils étaient passés si près du pire. Et en réalité, on sait aussi que ce n'est pas uniquement grâce à leurs bonnes décisions. Il y a eu aussi de la chance, et le jugement raisonnable et humain d'un officier russe appelé Vassili Arkhipov. Lorsqu'un sous-marin russe a semblé être attaqué, il a décidé de ne pas lancer d'arme nucléaire. Donc, nous étions vraiment à un cheveu d'une guerre nucléaire.

Vous et moi, nous ne serions pas là. Personne ne serait là si cela s'était produit. Alors, ils avaient mis en place certains systèmes, vous voyez, pour éviter ça. Et là encore, il y avait une forte prise de conscience. Dans les années soixante, une grande partie de cette prise de conscience tournait autour de ces essais nucléaires et de ces explosions qui avaient lieu partout. Dans les années quatre-vingt, c'était surtout cette peur brute de la guerre nucléaire et de la course aux armements. Les arsenaux se dirigeaient vers... J'ai dit qu'aujourd'hui, nous avons douze mille cinq cents ogives nucléaires. À l'époque, ils atteignaient soixante-dix mille ogives, en mille neuf cent quatre-vingt-six. Mais ce que nous savons de la guerre froide, c'est qu'il y a eu plusieurs épisodes, dont celui de la crise des missiles de Cuba, mais aussi deux cas particulièrement marquants en mille neuf cent quatre-vingt-trois, où nous avons, en fait, tout juste évité une guerre nucléaire.

Dans un cas, c'était un bug informatique. Et un autre officier soviétique, Stanislav Petrov, en mille neuf cent quatre-vingt-trois, a décidé que ce bug informatique, qui indiquait que cinq ogives nucléaires se dirigeaient... que cinq missiles se dirigeaient vers Moscou, devait être une erreur. Il s'est dit que, si les États-Unis voulaient attaquer l'Union soviétique, ils le feraient avec bien plus que cinq missiles. Il n'a donc pas transmis ce message. Or, s'il l'avait fait, cela aurait, on peut le prévoir, déclenché une guerre nucléaire, des représailles, puis, bien sûr, les États-Unis auraient répondu à leur tour. Un autre incident a eu lieu cette même année. Il s'appelle Able Archer, l'incident Able Archer.

Alors, puisqu'on parle de ces exercices militaires de l'OTAN, et du président Poutine qui dit qu'ils sont prêts à utiliser toutes les armes, il y a eu Able Archer. En gros, ils avaient rendu cet exercice militaire beaucoup plus réaliste, en y faisant participer de vrais dirigeants, entre autres. Les Soviétiques ont alors cru que ça y était, qu'ils allaient les attaquer, qu'ils étaient prêts. Ils ont commencé à déployer des ogives et des bombardiers partout. Et là encore, si je me souviens bien, l'histoire, c'est qu'il y avait un agent double qui a littéralement sauvé le monde, parce qu'il avait accès aux deux camps et qu'il les a en quelque sorte amenés à comprendre qu'ils devaient arrêter.

Donc voilà, mon point, le point essentiel, c'est que, même si le nucléaire... vous savez, on peut tous se dire : « Oh, la dissuasion nucléaire a marché », ou qu'elle fonctionnait bien pendant la guerre froide, et ainsi de suite. En réalité, ce que nous savons, c'est que nous avons eu de la chance. Et ce ne sont là que quelques-uns des incidents. Et ce qui me paraît si dangereux dans la situation où nous nous trouvons aujourd'hui, avec principalement ces deux guerres — même si, bien sûr, des conflits armés ont lieu partout dans le monde —, c'est que lorsque vous êtes en conflit et que vous recevez une information, ou quelque chose... Disons même qu'il s'agit d'une cyberattaque ou d'une attaque par intelligence artificielle. Elle n'a pas réellement déclenché une arme nucléaire, mais elle vous fait croire qu'une arme nucléaire a été lancée.

Si vous êtes en temps de paix, d'une certaine manière, peut-être que vous aurez un moyen de vérifier, ou peut-être pas. Mais si vous êtes au cœur d'une guerre qui dure depuis des mois, voire des années, vous pourriez vraiment penser que vous êtes attaqué. Vous pourriez vraiment décider

de lancer une riposte. Et c'est ça, je crois, qui rend tout cela, vous savez, si dangereux. Vous avez mentionné l'organisation que je dirige, la Fondation pour la paix à l'ère nucléaire. Ce nom a toujours eu pour but de symboliser l'idée qu'à l'ère nucléaire, nous avons réellement besoin de paix. Sinon, nous allons tout simplement nous faire exploser nous-mêmes, ce qui n'est évidemment pas une bonne chose.

#Glenn

Eh bien, vous avez dit que c'était déjà assez compliqué en temps de paix. Mais en temps de guerre, les choses le sont encore davantage. Et là encore, ce n'est même plus une hypothèse. Nous sommes, pour l'essentiel, déjà en guerre. Et cette rhétorique, encore une fois, je ne l'avais pas vue pendant la Guerre froide : on ne cessait pas de dire que nous aurions une guerre d'ici deux ans, que nous étions prêts, préparés, que nous combattrions les Russes dans trois ans, que nous construisions les armes dès maintenant. Le secrétaire général de l'OTAN a donc dit, vous savez, que nous ne devrions pas avoir peur. Nous sommes plus forts que la Russie. Il n'y a aucune chance qu'ils puissent gagner. Enfin, je me souviens d'une époque, pas si lointaine, où nous étions tous d'accord pour dire qu'une guerre nucléaire avec la Russie ne pouvait pas être gagnée.

Et en effet, ce serait probablement une guerre nucléaire. Parce que toute cette rhétorique selon laquelle nous serions plus forts... Je ne suis pas certain que ce soit le cas, si l'on regarde la puissance industrielle. Mais même si c'était le cas, pendant la guerre froide, l'OTAN ne s'interdisait pas d'utiliser l'arme nucléaire en premier. Car elle reconnaissait que les Soviétiques disposaient d'armes conventionnelles supérieures. Nous avons donc clairement fait savoir que, si les Soviétiques envahissaient avec des armes conventionnelles, nous nous réservions le droit de riposter avec des armes nucléaires. C'est ainsi que nous compensions cette absence de parité. Mais ensuite, bien sûr, l'Union soviétique s'est effondrée. Une Russie très affaiblie en est sortie. Et les Russes font alors la même chose. Ils disent : eh bien, nous aussi, nous utiliserons les armes nucléaires en premier, parce que si l'OTAN nous attaquait, nous ne pourrions pas nous défendre avec des armes conventionnelles.

Alors, nous lancerons une frappe préventive. Cette logique laisse donc entendre que toute guerre finirait probablement par un échange nucléaire. Encore une fois, le fait que ces dirigeants parlent toujours de faire la guerre à la plus grande puissance nucléaire du monde, c'est assez sidérant. Mais il y a aussi, d'ailleurs — les gens devraient connaître ce nom — Vassili Arkhipov. C'est l'homme qui a sauvé le monde pendant la crise des missiles de Cuba. On ne nous parle pas de lui. C'est regrettable. On devrait lui consacrer une journée commémorative. — Absolument. Mais qu'est-ce qui vous inquiète le plus, quand vous regardez la prolifération ? Car il peut y avoir une prolifération horizontale, avec davantage de pays qui acquièrent l'arme nucléaire. Et encore une fois, avec ce changement de l'ordre mondial, vous savez, au Moyen-Orient, de nombreux pays, et notamment l'Iran, pourraient en acquérir une après ces attaques.

Mais aussi, vous savez, la Turquie ou l'Arabie saoudite peuvent... En Asie de l'Est aussi, si les Japonais ne font pas confiance aux garanties de sécurité des États-Unis, ils pourraient s'en doter.

Même en Europe, on entend dire qu'il faut renforcer leur potentiel nucléaire. Donc, tout le monde parle d'armes nucléaires. Ça, ce serait la prolifération horizontale. Mais il y a aussi la verticale, où les puissances nucléaires existantes discutent de la modernisation d'ogives plus puissantes, de moyens pour rendre les armes nucléaires plus utilisables, d'intégrer un peu d'intelligence artificielle pour rester compétitives, d'améliorer les quantités et la qualité. Qu'est-ce qui vous inquiète le plus aujourd'hui, selon vous ? Parce que, qu'il s'agisse de prolifération horizontale ou verticale, on semble entrer dans une ère de développement incontrôlé. C'est peut-être un oxymore.

#Ivana Nikolić Hughes

Non, non. Je veux dire, les gens décrivent ça comme une nouvelle course aux armements nucléaires, n'est-ce pas ? Donc, cette histoire de modernisation, d'augmentation aussi, vous savez, avec des vecteurs plus modernes, tout ça. Mais laissez-moi dire un mot sur vos commentaires concernant l'Europe. Je veux dire, c'est absolument insensé. Les dirigeants européens ne sont pas seulement... C'est insensé qu'il y ait des armes nucléaires en Europe, point final. Bien sûr, le Royaume-Uni et la France ont leurs propres armes. Même si le Royaume-Uni semble aussi avoir acquis certaines armes nucléaires américaines, ou en héberger certaines, désormais. Mais il y a cinq autres pays en Europe qui abritent des armes nucléaires américaines : la Belgique, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne et la Turquie, à eux seuls.

La Belgique et les Pays-Bas, pour moi, c'est particulièrement sidérant. Enfin, ce sont des pays tellement petits que, vous savez, il suffirait de quelques ogives nucléaires pour les raser et les détruire, et vraiment les anéantir, comme Trump a menacé de le faire à l'Iran. Anéantir l'Iran serait bien plus difficile que d'anéantir la Belgique ou les Pays-Bas. Disons-le comme ça. Et deuxièmement, l'Europe elle-même, l'Europe tout entière, y compris, vous savez, la partie qui est la Russie, est minuscule. Enfin, vous savez, parfois, quand on regarde une carte du monde en deux dimensions, je me dis : « Ah, d'accord. » Et puis on la regarde sur un globe, et ce n'est qu'une toute petite partie du globe.

Elle serait tout simplement rasée et, vous savez, cesserait d'exister en cas de guerre nucléaire. Même si cette guerre nucléaire devait avoir lieu entre les États-Unis et la Russie, à condition qu'ils ne s'en mêlent pas eux-mêmes. Et, en réalité, ils s'en mêlent eux-mêmes. Sur cette question de la prolifération, et vous savez, de la prolifération horizontale par opposition à la verticale, évidemment, les deux sont mauvaises. Ce n'est pas comme si je voulais que d'autres pays en aient. Comme je l'ai dit, neuf pays possèdent douze mille cinq cents ogives nucléaires. Je dirais que le fait qu'il n'y en ait pas vingt ou trente est sans doute l'un des succès, notamment, du Traité de non-prolifération nucléaire, et ainsi de suite. C'est une bonne chose. Ce n'est pas comme si je voulais que davantage d'États en possèdent.

Mais ce qui m'inquiète bien moins, c'est que l'Iran obtienne une, ou même quelques ogives nucléaires, que les douze mille cinq cents qui existent déjà et qui sont, vous savez, installées sur des vecteurs, prêtes à être lancées en quelques minutes. Enfin, c'est tellement évident que, d'une

certaine manière, nous avons utilisé cette occasion... Vous savez, la non-prolifération sert en quelque sorte d'écran de fumée pour dissimuler ce que nous faisons nous-mêmes. Et, en principe, vous savez, même la notion de dissuasion nucléaire n'est pas compatible avec la non-prolifération. Parce que si vous affirmez constamment que vous avez besoin d'armes nucléaires pour assurer votre sécurité, celle de votre pays, alors la conclusion logique suivante, c'est : eh bien, si tout le monde avait des armes nucléaires, peut-être que tout le monde serait en sécurité.

Et ça, bien sûr, c'est complètement absurde, non ? Si tous les États se dotaient d'armes nucléaires — et c'était l'idée qui sous-tendait le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires, une idée qui venait en fait du président John F. Kennedy. Il n'a pas vécu assez longtemps pour voir ce traité, mais son raisonnement était le suivant : si la prolifération en cours à cette époque continuait, il y aurait tellement d'États dotés de l'arme nucléaire qu'on finirait tout simplement par avoir une guerre nucléaire. Vous savez, volontairement ou par inadvertance, peu importe. On détruirait tout simplement la civilisation.

Donc, pour moi, ce qu'il faut vraiment, c'est que cela devienne une discussion sur le désarmement, d'accord ? Il faut s'éloigner de cette logique de modernisation, de cette nouvelle course aux armements nucléaires. Mais il faut même aller plus loin et dire : en fait, ces armes ne sont pas vraiment utilisables. Elles continuent de nous menacer, surtout en période de conflit. Les choses pourraient aller très loin, et empirer considérablement. Et je veux que les gens comprennent que ce que je viens de dire peut être perçu, interprété comme naïf. Mais il s'agit vraiment de réfléchir aux raisons pour lesquelles chacun de ces neuf États dotés de l'arme nucléaire possède ces armes, et à ce qui pourrait être accompli dans un monde où ils y renonceraient tous, d'accord ?

Et ce qu'il faudrait pour que chacun accepte d'y renoncer et y voie, en quelque sorte, son propre intérêt. Prenons simplement l'exemple des États-Unis. Vous savez, les États-Unis sont en réalité extrêmement vulnérables dans un monde doté d'armes nucléaires. Mais leur architecture de sécurité serait très différente dans un monde qui en serait dépourvu. Que faudrait-il pour que la Corée du Nord renonce à ses armes nucléaires ? Ce ne seront pas des menaces, n'est-ce pas ? Et ce ne sera pas non plus un scénario où tous les autres continuent... où les États-Unis, vous savez, continuent d'en avoir des milliers, tandis que la Corée du Nord renonce à ses quelques dizaines, n'est-ce pas ? C'est ça.

Enfin, ils ne vont pas les abandonner. On peut imaginer un scénario où, parallèlement au désarmement, on œuvre à réaffirmer notre engagement envers la Charte des Nations unies. Qu'est-ce que cela signifie, pour les États, d'être souverains ? Qu'est-ce que cela signifie, pour les États, de ne pas subir des attaques comme celles que nous avons vu se produire sous l'administration Trump, évidemment du Venezuela à l'Iran, et au-delà ? Alors, que faudrait-il ? Quels mécanismes devons-nous mettre en place pour créer un monde où la Charte des Nations unies est respectée, et où l'on n'a pas besoin d'armes nucléaires pour se sentir en sécurité ? Et, encore une fois, avec cette grande conclusion : en réalité, leur existence continue nous menace tous.

#Glenn

Oui, enfin, encore une fois, on a l'impression que ça fait aussi partie de la nature humaine. Un peu comme pendant la guerre froide, on avance jusqu'au bord du désastre. Et ce n'est que lorsqu'on est face à une possible annihilation de l'humanité qu'on recule d'un pas, qu'on réalise à quel point c'est grave, puis qu'on s'assoit pour discuter. La plupart du temps, quand il y a d'immenses bouleversements dans l'ordre mondial, il semble généralement falloir une guerre massive, où l'on se saigne tous les uns les autres. Et ce n'est qu'une fois la guerre terminée que nos dirigeants peuvent enfin s'asseoir et discuter d'un nouveau statu quo. Mais avec le nombre d'États dotés de l'arme nucléaire, on dirait qu'on n'aura pas cette possibilité. Alors non, je suppose que ce qui me choque, c'est qu'il n'y ait aucun effort pour mettre fin à tout ça, ou au moins pour essayer. Alors qu'il faut traverser cette période très turbulente qui nous attend, tous ces dirigeants du monde ne se réunissent pas régulièrement pour aborder ces questions.

En fait, même le cadre que nous avons... Non seulement nous avons abandonné tant d'accords existants sur le contrôle des armements et les armes nucléaires, mais il y a aussi le Traité de non-prolifération. Je veux dire, les deux premiers points du Traité de non-prolifération, c'est que les États dotés de l'arme nucléaire ne doivent pas placer leurs armes nucléaires sur le territoire d'États qui n'en sont pas dotés. Et que les États non dotés de l'arme nucléaire ne doivent pas non plus les accueillir. L'OTAN a essentiellement enfreint ces deux principes. Mais maintenant aussi, oui... On a vraiment l'impression que c'est le moment de discuter de ces questions. Et au lieu de ça, nos dirigeants balayent complètement l'idée, comme s'il n'y avait désormais plus rien à craindre. C'est... enfin, encore une fois, j'ai l'impression que je pourrais expliquer à un enfant de cinq ans pourquoi menacer ou bombarder des pays pour les empêcher d'obtenir une dissuasion nucléaire va, d'une certaine manière, à l'encontre de l'objectif recherché.

Je veux dire, c'est comme sanctionner des pays parce qu'ils ne veulent pas utiliser le dollar. Enfin, vous savez, c'est sûrement pour ça qu'ils en ont besoin. Je veux dire, c'est... non, mais je ne sais pas. Est-ce que vous avez un bon cadre pour expliquer comment cette obsession de la dissuasion pourrait être, disons, davantage équilibrée par des mesures de réassurance, comme vous l'avez dit, sans tomber dans la naïveté ? Parce que, vous savez, je comprends que les pays aient des inquiétudes. Mais en même temps, si vous vous engagez sur cette voie, vous devez tracer une nouvelle direction.

#Ivana Nikolić Hughes

Oui, non, absolument. Je veux simplement citer Einstein. Il y a presque exactement quatre-vingts ans, en mille neuf cent quarante-six, il a prononcé une phrase célèbre. Il disait que la puissance libérée de l'atome a tout changé, sauf nos modes de pensée, et que nous dérivons donc vers une catastrophe sans précédent. Einstein le voyait déjà, vous savez, en mille neuf cent quarante-six, alors qu'un seul pays disposait d'une poignée d'armes nucléaires. C'est pour ça que j'évoque les nombreux incidents de la guerre froide, où la dissuasion nucléaire aurait pu échouer. Mais même si l'

on y croit, il y a des analystes qui estiment qu'on n'a jamais eu besoin de milliers d'ogives nucléaires. Certaines personnes demandent : quel est le nombre minimum ?

Et certains pourraient dire dix, et d'autres cent. Je vais vous dire ceci : je pense que nous avons besoin d'un monde sans armes nucléaires. Je tiens à être très, très clair là-dessus. Mais, évidemment, je me sentirais bien mieux si nous avions, vous savez, quelques dizaines ou quelques centaines d'armes nucléaires, plutôt que la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Je veux dire, il n'y a absolument aucun doute là-dessus. Il y a aussi des étapes intermédiaires. Par exemple, la politique de non-emploi en premier que vous avez évoquée. Ou supprimer certaines de ces armes, notamment les missiles balistiques intercontinentaux, qui sont des cibles faciles. Supprimer aussi des politiques comme le lancement sur alerte, et ainsi de suite. Il y aurait des moyens d'avancer, mais cela exige vraiment que ces États se rassemblent.

Et Trump, malgré toute sa rhétorique absolument écoeurante, notamment quand il s'agit de l'Iran — et il a fait énormément de très mauvaises choses depuis son retour à la Maison-Blanche pour ce second mandat — malgré tout cela, c'est le seul président américain, depuis John F. Kennedy, dirais-je même, à avoir parlé des armes nucléaires de cette manière. Il dit que les armes nucléaires pourraient détruire le monde. Il parle de le détruire cinquante fois, cent fois. Nous n'avons pas besoin d'être aussi précis. Mais il semble clairement comprendre la gravité de la situation. Et il a appelé à la dénucléarisation. Il a appelé à un sommet entre les États-Unis, la Russie et la Chine. La Chine possède actuellement probablement environ six cents ogives nucléaires, tandis que les États-Unis et la Russie en ont tous deux bien plus de cinq mille.

Et donc, la Chine affirme que les premières discussions doivent avoir lieu entre les États-Unis et la Russie. Cela s'inscrit évidemment aussi dans le contexte de l'expiration du traité New START entre les deux pays, ce traité bilatéral qui les lie. Il y a donc une certaine tension. Mais espérons que nous pourrions parvenir à un point où ils s'assoient réellement, quelle que soit la configuration, pour discuter de ce que signifierait une réduction de ces arsenaux. Et pour supprimer certains éléments, certaines politiques, et ainsi de suite, qui rendent cette menace si immédiate. À côté de ce dont je parlais, ce scénario de guerre nucléaire qui pourrait mettre fin à la civilisation humaine, il y a cette idée que ces événements pourraient se produire en quelques minutes.

Et donc, rien — mettons de côté un instant l'intelligence artificielle dans sa forme actuelle — rien d'autre ne menace réellement l'humanité de manière aussi dramatique, par l'ampleur des conséquences, mais aussi par cette échelle de temps absolument vertigineuse. Alors, qu'est-ce que j'en pense ? À quoi ressemblerait un monde sans armes nucléaires ? Quel chemin pourrait y mener ? Je voudrais simplement souligner que, pour l'essentiel, les pays du Sud global — avec quelques exceptions, comme l'Autriche, l'Irlande, Malte, et ainsi de suite — il y a actuellement cent États qui ont soit signé, soit ratifié le traité appelé le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires. Son sigle, c'est le TIAN. Et ces États disent que, précisément en raison de ces conséquences mondiales, ces arsenaux nucléaires les concernent eux aussi, n'est-ce pas ?

Que ces armes menacent réellement leur sécurité, menacent leurs populations, menacent la capacité de leur gouvernement à répondre aux besoins de leurs citoyens. Et donc, ils ont... enfin, cela dure depuis longtemps. Bien sûr, les efforts en faveur du désarmement et de la non-prolifération existent, d'une certaine manière, depuis le début de l'ère nucléaire. La toute première résolution de l'Assemblée générale des Nations unies portait sur le contrôle de l'énergie atomique et des armes nucléaires. Mais l'initiative relative au Traité sur l'interdiction des armes nucléaires existe depuis une dizaine d'années. Le traité a été négocié en deux mille dix-sept et est entré en vigueur en deux mille vingt et un. Il continue donc de gagner du terrain. Je le vois comme un effort visant à exercer une pression, de l'extérieur, sur les neuf États dotés de l'arme nucléaire, n'est-ce pas ?

Et puis, ce dont on a vraiment, vraiment cruellement besoin — et cela rejoint une question que vous avez posée plus tôt sur l'absence de peur — c'est d'une pression venant de l'intérieur de ces pays. Je dirais avant tout aux États-Unis, parce que c'est le pays qui, vous savez, a développé les armes nucléaires en premier, et le seul à les avoir réellement utilisées contre des villes remplies de femmes et d'enfants. Et c'est encore tout un autre débat, que nous pourrions avoir à un autre moment. Ces attaques, même si aujourd'hui encore on enseigne dans les écoles qu'elles ont sauvé des vies et qu'elles étaient nécessaires pour que le Japon se rende, et ainsi de suite, tout cela n'est pas étayé par les preuves historiques. Sans parler du fait qu'ils auraient très bien pu dire : « Nous allons bombarder la ville. Vous avez vingt-quatre heures pour évacuer les civils. » Je veux dire, rien que cela aurait dû être, vous savez, une option envisagée. Et, bien sûr, ça ne l'a pas été.

Mais il faut, vous savez, revenir à une époque où le grand public était très conscient de ces enjeux. Et en particulier, comme je l'ai dit, le grand public aux États-Unis. Quand le grand public américain, comme dans les années quatre-vingt, s'est vraiment mobilisé de façon absolument remarquable — un million de personnes défilant à Central Park contre la course aux armements nucléaires — cela a eu un impact mondial. En fait, on dit souvent que cela a eu un impact très profond sur Mikhaïl Gorbatchev. Il aurait alors été, d'une certaine manière, à la fois inspiré par le fait que les Américains se mobilisaient vraiment sur cette question, et convaincu qu'il pouvait peut-être travailler avec les dirigeants américains, puisque le grand public était si impliqué.

Et donc, vous savez, il faut simplement qu'on revienne à ça. Et quand je parle de ces choses-là, bien sûr, je le fais en termes, vous savez, catastrophiques. Je parle d'hiver nucléaire, et ainsi de suite. Mon but n'est pas simplement de faire peur aux gens. Je veux dire, je crois vraiment que la connaissance est absolument nécessaire. Nous devons comprendre ce à quoi nous sommes confrontés. Sinon, nous ne pouvons pas, vous savez, résoudre des problèmes que nous ne comprenons pas. Donc, je n'essaie de faire peur à personne. J'essaie de faire comprendre aux gens ce qui est en jeu, puis de les amener à réfléchir à ce qu'ils peuvent faire. Vous voyez ? Réfléchir à ce que chacun d'entre nous pourrait faire. Je viens d'écrire une nouvelle tribune avec Peter Kuznick. J'espère qu'elle sera publiée dans les prochains jours.

Mais, au fond, on demande simplement aux gens d'imaginer. Rien qu'en réponse aux menaces répétées de Trump d'anéantir l'Iran, imaginez que vous appreniez que Téhéran a été bombardée par

une bombe nucléaire d'une mégatonne. Deux millions et demi de personnes sont mortes instantanément. Trois millions sept cent mille personnes sont atrocement blessées, avec des membres arrachés, la peau qui pend de leur corps, des brûlures au troisième degré partout. Et ce n'est qu'une seule ogive nucléaire. Vous savez, du genre de celles que les États-Unis ont dans leur arsenal. Imaginez simplement que cela se produise. Et demandez-vous ce que vous penseriez avoir dû faire. Vous savez, on a, en quelque sorte, normalisé ces menaces de Trump, comme si elles avaient quoi que ce soit de normal. Je pense donc que les gens doivent comprendre ce qui est en jeu. Et ils ne doivent pas avoir peur, mais, je l'espère, être inspirés par cette prise de conscience pour agir.

#Glenn

Eh bien, ma théorie, c'est que si les États-Unis utilisaient une arme nucléaire contre l'Iran, vu la manière dont nous réagissons quand Trump menace de le faire, ils pourraient s'en trouver justifiés. Enfin, il présenterait probablement les choses ainsi : nous devons utiliser une arme nucléaire pour les empêcher d'acquérir des armes nucléaires. C'est regrettable, mais c'est la faute des Iraniens. Honnêtement, je pense que les Européens pourraient vouloir s'aligner là-dessus, simplement pour consolider le partenariat avec les États-Unis et faire en sorte que toute cette histoire disparaisse. Encore une fois, j'espère me tromper. Mais, comme vous l'avez dit, ce sont le genre de récits qu'on nous vend.

Vous avez évoqué le récit selon lequel il aurait fallu utiliser des armes nucléaires contre le Japon pour sauver des vies. J'ai également reçu Peter Kuznick dans cette émission. Lui aussi a abordé ce sujet, en soulignant que, d'un point de vue historique, ce n'est pas exact. Quoi qu'il en soit, pour finir sur une note un peu optimiste, je pense que, lorsque Trump parlait de dénucléarisation, on peut entrevoir des formats possibles. Parce que, oui, les États-Unis veulent dénucléariser. Ils soutiennent qu'un accord entre les États-Unis et la Russie ne suffit pas. Il faut aussi inclure la Chine, dans un cadre trilatéral, parce que son arsenal grandit. La Chine répond : non, cela doit concerner les États-Unis et la Russie, parce qu'ils détiennent, de très loin, la grande majorité des armes nucléaires.

La Russie dit essentiellement : si vous faites entrer la Chine, pourquoi ne pas faire entrer la France et le Royaume-Uni ? Mais ce n'est pas grave d'avoir des points de vue différents. Mon optimisme vient du fait que ces positions ne s'excluent pas mutuellement. Ce n'est pas, euh... ce n'est pas, vous savez, une situation où un camp gagne et l'autre perd. Dans ces revendications, il y aurait une marge pour le compromis, pour, vous savez, trouver une voie. Et, pour être honnête, aucun des arguments avancés par les camps opposés n'est ridicule ou extravagant. Je veux dire, ils sont tous raisonnables. Donc, vous savez, il devrait y avoir un peu d'espoir. Mais encore une fois, je pense qu'un peu de crainte face aux armes nucléaires est nécessaire pour prendre cela au sérieux.

#Ivana Nikolić Hughes

Absolument. Et je suis d'accord. Enfin, je pense que, là encore, aucun d'entre nous ne le sait vraiment. Imaginons qu'on parvienne à un monde sans armes nucléaires, ou avec des arsenaux considérablement, radicalement réduits. On ne sait pas exactement comment cela se passerait. Mais cela exigerait, vous savez, une certaine architecture internationale. Du type de celle dont parle le professeur Jeffrey Sachs, qui est bien sûr souvent invité dans votre émission, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela signifie d'avoir autour de la table des adultes qui discutent réellement de ce qu'il faudrait pour avoir un Conseil de sécurité des Nations unies qui fonctionne ? Ce genre de choses. D'une certaine manière, à mes yeux, rien de tout cela n'exige quoi que ce soit de nouveau.

Il suffit que nous utilisions réellement les mécanismes mis en place à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour empêcher que ces choses horribles se produisent. Mais cela exige le type de réflexion que vous avez évoqué. Les cinq que vous avez mentionnés — les États-Unis, la Russie, la Chine, le Royaume-Uni et la France — sont ceux qui sont reconnus par le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires, et par les Nations unies, comme des États dotés de l'arme nucléaire. Les quatre autres qui possèdent des armes nucléaires : Israël, qui maintient cette politique ambiguë d'ambiguïté ; puis l'Inde, le Pakistan et la Corée du Nord. Pour moi, il s'agit de déterminer quel type de monde leur permettrait de ne plus considérer les armes nucléaires comme une nécessité.

Et pour revenir aux cinq États dotés de l'arme nucléaire, ils sont tous parties au Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires. Ils y sont tous reconnus et, selon ce traité, ils ont l'obligation non seulement de se débarrasser, vous savez, de leurs arsenaux nucléaires. C'est une obligation politique de longue date, depuis maintenant plus de cinquante-six ans. Mais ils ont aussi l'obligation de négocier de bonne foi en vue d'un désarmement général. Le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires est, en réalité, un traité de paix. Vous savez, c'est un traité contre la guerre. C'est le traité de désarmement par excellence.

Et, vous savez, d'une certaine manière, nous voyons toutes ces pressions s'exercer sur lui, y compris la prolifération horizontale dont vous parliez tout à l'heure, précisément parce que ces obligations de désarmement n'ont pas seulement été ignorées. Nous avons, en quelque sorte, fait exactement l'inverse. Encore une fois, les structures existent. Il nous faut simplement trouver le moyen d'intégrer ces nouvelles conditions actuelles dans ces structures. Et puis, vous savez, si nous pouvons convenir d'éliminer les armes nucléaires, ou d'en réduire considérablement le nombre, alors peut-être pourrions-nous coopérer sur l'intelligence artificielle, sur les enjeux environnementaux, y compris le réchauffement climatique.

L'autre chose qui s'est passée à l'Assemblée générale des Nations unies, c'était bien sûr le discours du Premier ministre népalais. Le Népal venait de subir des inondations dévastatrices. Les glaciers fondent, il y a les inondations, et tout le reste. Et il a parlé d'un monde doté d'une logistique irréprochable pour la guerre, mais d'une logistique défailante pour l'aide alimentaire. C'est ce que nous faisons. Avec ces conflits, non seulement nous provoquons de nouvelles destructions, mais en plus, nous ne sommes tout simplement pas capables de nous entraider réellement. Imaginez si l'

armée américaine, au lieu, vous savez, d'attaquer l'Iran, avait consacré une partie de ces moyens à aider les populations dans ces zones sinistrées. Je pense que nous vivrions dans un monde très, très différent.

#Glenn

Je suis d'accord. Eh bien, je termine vraiment ces entretiens sur une note positive, alors je vais m'arrêter là. Et merci beaucoup d'être venu partager vos analyses.

#Ivana Nikolić Hughes

Merci beaucoup de me recevoir, Glenn. C'est un plaisir d'être avec vous.

#Ivana Nikolić Hughes

Merci.